

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

Naturaliste Canadien

Vol. XV. Cap Rouge, Q., JANVIER, 1886. No. 7

Rédacteur: M l'abbé FROVANCHER.

PRIMES

NOVEMBRE

Le numéro gagnant **233** est échu au Rév. J. Dumas, curé de St-Eloi, Témiscouata.

Le N° **210** n'a pas encore été réclamé.

DÉCEMBRE

1ère.—Faune Entomologique, les Hyménoptères...N° **235**

2me.—Porte-plume, crayon et caoutchouc en nickel.N° **115**

N. B.—La personne ayant l'exemplaire portant l'un ou l'autre de ces numéros écrit en crayon bleu sur la première page, devra réclamer l'objet dans les deux mois de cette date, et envoyer des timbres pour affranchir le postage.—*Voir sur la couverture.*

LES MICROBES ⁽¹⁾

Depuis quelques mois, on n'entend plus parler que de microbes, cependant, paraît-il, ces animalcules ne seraient pas nouveaux, si tant est qu'ils nous viennent directement du mari de notre grand'mère Eve.

On s'est souvent servi de la dénomination d'*infiniment petits* pour désigner les insectes, mais voici qu'il faudra leur

(1) De *micros*, petit, et *bios*, vie, c'est-à-dire, petits êtres.

enlever cette appellation pour la transporter à d'autres qui la réclament bien d'avantage.

Nous avons cru, jusqu'à ce jour, que les poux et les puces étaient à peu près les seuls parasites qui pouvaient parfois nous atteindre ; mais voici que les microscopistes nous révèlent un tout autre état de choses. Notre corps ne serait qu'un véritable monde nourrissant des êtres sans nombre, par millions et par milliards, de toute conformation et aux allures aussi bizarres qu'étrangées. Nos artères, nos veines ne seraient que des fleuves et des rivières dans lesquels s'agiteraient des *poissons* sans nombre et de toute forme, linéaires, serpentaires, globuleux, étoilés, digités, palmés, frangés, en boules, en sacs, en nœuds, etc., etc. Et de même que la rivière ne souffre aucunement de la présence des poissons qu'elle nourrit, tant que le tout est à l'état normal, de même aussi nous portons tous ces êtres sans en sentir le poids, nous leur fournissons même la vie de notre propre substance sans nous en sentir fatigués ou affaiblis. Mais comme dans une rivière l'eau se corrompt et devient impropre à ses usages ordinaires lorsque la maladie s'empare des nombreux poissons qu'elle porte, de même aussi dans les rivières de notre corps, si des causes accidentelles viennent apporter la mort à leurs innombrables *poissons*, ou que des hordes étrangères et malfaisantes, non convenables au liquide, viennent les remplacer, aussitôt ce liquide est vicié et ne peut plus porter la vie dans toutes les parties du monde de notre être.

Cependant il est un point où les habitants de ces deux genres de rivières diffèrent essentiellement, c'est dans la diffusion de leurs œufs ou semences reproductrices.

Tandis que les poissons de nos rivières confient leurs œufs aux vases des rivages pour les laisser éclore à la chaleur du soleil, c'est dans l'air que les microbes de notre corps laissent le plus souvent échapper leurs semences, semences infiniment petites s'il en fût jamais, impalpables, invisibles, insaisissables, dont des milliers pourraient prendre place sur la pointe d'une

aiguille des plus fines. Ces semences, conduites par l'air dans l'océan de nos poumons, se distribuent dans les fleuves et les rivières de nos artères et de nos veines, pour vicier ces liquides et répandre partout le malaise et la maladie, suivant que les êtres qu'elles reproduiront seront impropres aux milieux où ils se trouvent transportés.

La médecine reconnaît aujourd'hui deux modes de traitement des maladies, l'allopathie et l'homéopathie. Par le premier, on combat le mal par des médicaments contraires, comme le chaud par le froid; par le second, au contraire, c'est par des agents semblables qu'on prétend éloigner le malaise, comme le chaud par le chaud, le froid par le froid. Or, c'est ce dernier mode que l'on a adopté pour combattre les microbes.

Voici une armée formidable qui se présente devant vous; n'allez pas croire qu'on vous conseille la fuite? Tout au contraire, vous lui faites un accueil sympathique, vous l'amenez chez vous, et lorsque vous l'avez placée dans le lieu le plus propre à votre action, vous lui tombez dessus, et vous efforcez d'amener son extermination, comptant peu les quelques blessures que vous pourrez recevoir dans le combat. Or tel est le genre de combat que l'on proclame le plus efficace dans la guerre aux microbes.

Il est reconnu aujourd'hui—du moins les savants le prétendent—que le choléra, la variole, le typhus, la rage ou hydrophobie, et mille autres affections de notre pauvre humanité, ne sont dues qu'à la présence de microbes malfaisants dans notre organisme; et pour leur résister plus avantageusement: en avant, crient-ils, allez au devant. Ces microbes sont à votre porte et menacent de faire irruption chez vous; dévancez les, saisissez-vois de leur semence, inoculez vous là sous la peau, dans votre sang, et là vous combatrez ces ennemis avec tout l'avantage de reconnaître leur position et de pouvoir faire de votre part les préparatifs convenables.

Mais qui empêchera, dira-t-on peut-être, qu'une personne ainsi inoculée ne prenne encore la maladie lorsqu'elle se présentera ?

Un fait physiologique bien reconnu c'est que les maladies contagieuses, variole, typhus, choléra etc. n'attaquent jamais ou du moins que fort rarement deux fois la même personne. Les physiologistes expliquent comme suit ce phénomène. Il en est de ces maladies, disent-ils, à peu près comme de certaines plantes qui, une fois qu'elles ont épuisé dans le sol les sucs qui leur conviennent, ne peuvent plus subsister ou du moins demeurer prospères dans le même endroit. Les microbes de la variole, de la rage etc. introduits dans le sang par l'inoculation, y épuisent les principes ou sucs nécessaires à leur subsistance, et communiquent ainsi l'immunité contre de nouvelles attaques ; que si parfois la maladie prend une seconde fois, elle se montre d'ordinaire beaucoup plus bénigne et plus facile à combattre.

C'est sur ce principe que depuis près d'un siècle on pratique, dans presque tous les pays civilisés, la vaccination pour se mettre à l'abri de la variole. Ce procédé est combattu par un certain nombre de médecins, il est vrai ; mais la grande majorité l'admet, et en certains pays, l'on a rendu par des lois cette vaccination obligatoire.

Jusqu'à ces dernières années, on n'avait encore pratiqué la vaccination que pour la variole, mais voici qu'un certain M. Pasteur, célèbre médecin de Paris, prétend avoir arraché aux terribles effets de la rage, nombre de personnes mordues par des chiens enragés, sur lesquelles il a inoculé le virus rabique ou la semence du microbe qui produit la rage.

Un autre médecin, en Espagne, prétend de même avoir découvert un préservatif contre le choléra, dans l'inoculation du microbe cholérique. Il a multiplié ses expériences pendant les sévices de la terrible maladie sur le territoire espagnol l'été dernier, et prétend y avoir obtenu des succès très satisfaisants.

Une commission de médecins français et belges a été chargée d'aller conférer avec le confrère espagnol, mais, quoique reçus très poliment, ils se sont plaint de n'avoir rencontré qu'un homme par trop méfiant, ne voulant pas découvrir son jeu, même à des personnes de science, prétextant que ses expériences n'avaient pas encore atteint leur parfait couronnement et remettant à plus tard à faire des révélations. De sorte que pour cette dernière maladie, *adhuc sub judice lis est*, et qu'il faudra attendre de nouvelles confirmations.

UN FOSSILE HUMAIN AU MEXIQUE.

Lorsque l'auteur inspiré a dit que la vie de l'homme sur la terre était un combat continu (1), il entendait, sans doute, parler de la vie de l'âme, de la vie morale, qui doit conduire l'homme à sa fin. Mais ces paroles peuvent aussi être prises dans un sens moins relevé et appliquées très justement à la vie matérielle de l'homme. Nous sommes de toutes parts environnés d'ennemis qui en veulent à notre existence, et nous ne pouvons la conserver, cette existence, qu'en combattant continuellement, qu'en ayant toujours les armes à la main.

Or, comme dans toute guerre, il est nécessaire d'avoir continuellement sur pied un corps d'éclaireurs, pour observer l'ennemi, surveiller ses mouvements pour éviter les surprises, noter les accidents de lieux et de terrains pour en tirer parti dans l'occasion; de même aussi dans la vie matérielle, pour la conservation de notre existence, il faut un corps d'observateurs, d'éclaireurs, pour observer les allures de nos nombreux ennemis, reconnaître leur position, déjouer leurs plans, se mettre hors de leur portée lorsqu'on reconnaît notre insuffisance à leur résister. Et ces observateurs, ces éclaireurs si utiles, si nécessaires, ce sont les savants de tous les grades et de tous les pays. Préparés

(1) *Militia est vita hominis super terram.*—Job, VII, 1.

par des études spéciales, munis d'instruments les plus perfectionnés, ils sont aux avant-postes, pour faire leurs observations et donner l'éveil dans l'occasion, signaler les dangers qui menacent et prévenir les attaques inattendues.

On comprend de là de quel prix sont leurs services et de quelle estime ils doivent jouir. Aussi les gouvernements les plus éclairés se sont-ils fait un devoir de les honorer, de les soutenir, de leur accorder la plus haute considération. On leur conférait les dignités les plus honorables, on leur faisait des rentes, on leur bâtissait de dispendieux laboratoires, et on les pourvoyait de tous les accessoires nécessaires à la poursuite de leurs utiles travaux.

Mais l'homme qui n'a été mis sur la terre que pour une fin unique, se détourne parfois de cette fin, oublie le but unique qu'il doit sans cesse poursuivre, et alors il peut abuser de tout, tourner à son détriment les dons que lui a départis la Providence pour son plus grand avantage.

Depuis près d'un siècle, les sciences ont fait un pas immense dans leur perfectionnement. Mal entendues d'abord, mal comprises, l'homme pervers, dévoyé dans son luit, s'en était servi pour combattre la vérité. Condamné dans son inconduite et ses errements par la parole divine même, il avait cherché dans ses études à combattre le texte sacré. Dominé par son orgueil, il en était venu dans sa perversité, avec ses connaissances incomplètes, à donner le démenti aux paroles de la sagesse incréée mêmes, prétendant qu'elles étaient en contradiction avec l'observation.

Mais les attaques gratuites ne demeurèrent pas longtemps sans répliques. L'éveil fut donné aux apôtres de la vérité et de la morale, on se mit à l'étude à la recherche de la vérité, et l'on put bientôt renverser triomphalement les échafaudages de l'impiété contre les textes sacrés. Les arcanes de la science furent approfondies, et l'on put reconnaître la vérité de ce qu'avait

avancé Bacon : “ peu de science éloigne de Dieu, mais beaucoup de science y ramène ” !

C'est ainsi qu'on prétendit établir que l'existence de l'homme sur la terre datait d'une époque beaucoup plus reculée que celle que lui assigne le texte biblique ; des hommes fossiles, disait-on, en sont la preuve évidente. Mais ces hommes fossiles furent bientôt reconnus n'avoir pu exister avant l'époque assignée par Moïse.

On trouva l'année dernière à Mexico, un de ces squelettes fossiles dont les impies européens n'auraient pas manqué de tirer parti contre la vérité, si la trouvaille leur fut échue, mais dont les savants du Mexique—car le Mexique a aussi ses savants—surent fort bien ramener l'existence aux temps modernes. Cette découverte n'en est pas moins intéressante sous plus d'un point de vue.

En faisant des excavations pour la construction d'une école militaire, au pied de la petite colline appelée “ *Pennan de las Bannos*,” à environ une lieue de la cité de Mexico, on trouva des os mêlés aux débris de pierre que faisait voler la dynamite. Un savant Mexicain, Mariano de la Barcena, aidé du professeur de géologie Don Antonio del Castillo, reconnut de suite que ces os étaient des restes humains, et suivit plus attentivement les fouilles pour recueillir le tout. On trouva le crâne, les mâchoires supérieure et inférieure, des os du cou, des orbites, des côtes et des membres supérieurs et inférieurs, en un mot un squelette complet.

Ces os étaient renfermés dans un roc très dur, composé d'un tuf calcaire silicifié d'un gris brunâtre. Ils étaient de couleur jaunâtre, et présentaient tous les caractères de la fossilisation ; cependant ils n'étaient pas enveloppés de couches de calcaire comme la chose se rencontre souvent, mais étaient entièrement plongés dans la pierre, qui remplissait aussi les cellules du tissu. Ces os, sans être dispersés, n'étaient pas à leur place ordinaire, ce qui indique que le sol qui les renferme a subi des

soulèvements qui l'ont plus ou moins tourmenté. Des crevasses d'ailleurs en divers endroits dans le voisinage dénotent aussi un tel bouleversement du sol.

C'est là, sans aucun doute, une découverte précieuse, car ces restes ne pouvaient être que fort anciens, comme le prouvait la couche de roc solide qui les recouvrait. Ils donnaient à première vue une preuve que les habitants de l'Amérique datent d'une époque plus reculée que celle qu'on leur assigne d'ordinaire. Mais à quelle époque pouvait remonter l'enfouissement de ce corps humain? Voilà ce qu'il s'agissait de constater, et les données, pour la solution du problème, faisaient en partie défaut.

Si on eut trouvé avec le squelette des coquilles pouvant déterminer l'âge du terrain, la solution eut été de suite obtenue; mais aucunes de ces coquilles caractéristiques ne furent trouvées. Le roc se composait bien de débris de coquilles semblant appartenir aux espèces récentes, mais nulle ne fut trouvée assez complète pour pouvoir en déterminer l'espèce.

L'endroit où fut trouvé le squelette est une plaine bordant le lac Tezcoco qui est tout près, circonscrite par une chaîne de collines peu élevées. Le fossile reposait à 12 pieds au-dessus du niveau actuel du lac. Comment avait-il pu, à cette hauteur, être recouvert par l'eau pour le couvrir ainsi de dépôts lacustres qui avec le temps sont devenus ce roc solide qui fait aujourd'hui le fond de la plaine?

Les savants Mexicains n'en trouvent d'autre cause que des eaux thermales et des soulèvements et abaissements du sol par suite de l'action de volcans qui n'existent plus aujourd'hui, car l'inspection des environs dénote d'une manière évidente que, bien que les roches du voisinage ne soient pas basaltiques, on trouve cependant des dikes dans le voisinage formées de cette roche. D'ailleurs la composition du sol même de toute la vallée de Mexico dénote l'action primitive des volcans, puisque

sa masse consiste de tufs, pierre-ponce, marne, cendres volcaniques, glaise et autres alluvions.

Les deux savants Mexicains, après les études les plus minutieuses sur la succession des phénomènes qui ont amené ce résultat, en vinrent aux conclusions suivantes :

1° Eruption d'eaux thermales et apparition de roches basaltiques, augmentant la masse qui forme la colline. Ces eaux, se mêlant à celles du lac qui avoisine la colline et s'étendant dans toute la vallée de Mexico, les dépôts calcaires graduellement, s'accumulèrent autour de la colline, et n'étant pas encore durcis, le corps humain y fut enterré.

2° Lorsque les os furent entièrement couverts des dépôts lacustres, alors survint un nouveau soulèvement du sol qui les porta à un niveau plus élevé, comme en font preuve la place qu'ils occupent aujourd'hui et le désordre dans lequel ils reposaient.

3° Dans les failles qui furent laissées après ce soulèvement, des dépôts lacustres modernes se formèrent, lesquels s'accroissent encore de nos jours.

Divers dépôts lacustres dans les environs, notamment au pied de la colline *del Tepoyac*, au nord de Mexico, jusqu'à la hauteur de 8 pieds au-dessus du niveau actuel du sol, attestent que des soulèvements avec éruption d'eaux thermales ont dû avoir lieu plusieurs fois ; et comme on n'en trouve aucune mention ou allusion dans les hiéroglyphes des anciens Mexicains, de même que la tradition demeure aussi muette à cet égard, on doit en conclure que ces restes remontent à la plus haute antiquité et doivent dater du commencement de l'époque quaternaire.

Les caractères odontologiques de ce crâne indiquent aussi que cet homme appartenait à une race pure, sans mélange, les dents étant en lignes régulières, et les supérieures correspondant exactement aux inférieures. Ces dents présentent encore cette particularité, que les canines ne sont pas coniques, mais de

même forme que les incisives, caractère qu'on a aussi trouvé dans les sépultures les plus anciennes des Toltecs.

Les dimensions et la forme des os des membres correspondent à une stature ordinaire, et d'après l'inspection des dents, cet homme pouvait avoir une quarantaine d'années.

A différents endroits, dans la vallée de Mexico, notamment au pied de la colline Tepeyac, on a découvert des restes d'animaux quaternaires, et bien que le squelette humain ne leur fût pas contigu, il est à présumer qu'ils peuvent être à peu près de la même époque.

Plus d'une fois déjà on a démontré en Europe que le Mastodonte, le Glyptodonte etc., furent contemporains de l'homme, les fouilles qu'on poursuit au Mexique pourraient peut-être en apporter une nouvelle preuve pour l'Amérique.

LE SERPENT DE MER

L'un de nos abonnés nous écrit.

“ Vous avez vu par les journaux, il y a déjà quelques mois, qu'on avait signalé la rencontre dans notre fleuve, notamment au Bic et à la Malbaie, d'un énorme serpent de mer; donnez-nous donc quelques détails sur cet animal, vous ne manquerez pas d'intéresser grandement vos lecteurs.”

Nous nous rendons avec plaisir à l'invitation de notre vénérable correspondant, mais malheureusement nous ne pourrions l'intéresser autant qu'il s'y attend, car l'animal en question, bien qu'on signale sa présence de temps à autres en divers lieux, n'existe que dans l'imagination des amis du merveilleux, qui prennent plaisir à tromper, ou qui trop peu attentifs et non assez réfléchis, se laissent trop facilement tromper eux-mêmes. — Mais comment se ferait-il qu'un animal que des personnes en nombre ont vu en divers lieux, dont on a signalé la couleur,

les allures et les dimensions approximatives, n'existerait pas ? Un tel nombre de personnes ne peuvent s'être entendues pour en imposer ?

Qu'on ait vu quelque chose ; nous ne le nions pas. Mais que ce quelque chose soit un véritable serpent, ou un monstre de dimensions colossales en ayant la forme et vivant dans l'eau ; nous ne pouvons l'admettre. Car s'il existait, il y aurait déjà longtemps que les naturalistes qui sont à l'affût de toutes les nouvelles découvertes, nous en auraient donné l'histoire ; et cette histoire du serpent de mer ne se trouve encore nulle part.

Et qu'on le remarque bien, ce n'est pas depuis quelques années seulement qu'on signale ces colosses de l'élément liquide. Bien avant Virgile même on faisait le récit merveilleux de rencontres de ces monstres de l'abîme aux dimensions colossales, couvrant des vagues nombreuses de leurs replis tortueux, élevant la tête à la hauteur des vaisseaux, et terrifiant par l'éclat de leurs regards les navigateurs décontenancés ; et tout cela n'était que le fruit d'imaginations surexaltées, d'un amour désordonné du merveilleux, et d'un sot orgueil escomptant la crédulité de gens trop confiants.

Presque chaque année il entre des baleines dans notre golfe qui remontent même le fleuve assez haut ; on en tua une à Kamouraska en 1853, qu'on dépeça à l'Île-Verte, mesurant 45 pieds de longueur. L'apparition du Bic et de la Malbaie a fort bien pu être une semblable baleine. Il y a d'autres gros animaux marins qui peuvent aussi parfois se montrer dans nos eaux. Avez-vous jamais vu, dans les aquariums des musées, des lions de mer, ces énormes phoques auxquels on donne ce nom ? leur tête, leur cou, surtout lorsqu'ils sortent de l'eau, ressemblent assez aux parties antérieures des serpents. Nous avons vu aussi un bras d'un énorme poulpe, tué il y a quelques années sur les côtes de Terre-Neuve, mesurant 19 pieds de long ; que l'un de ces poulpes ou de ces phoques se montre tout-à-

coup à des marins, et disparaisse avant d'avoir donné le temps de le bien reconnaître, la mer agitée et écumeuse à une assez grande distance, la forme indécise du monstre à travers les vagues, seront plus que suffisantes, l'imagination aidant, pour bâtir ces serpents de mer dont on signale la présence de temps à autres, mais que personne n'a pu encore saisir et empailler pour les faire figurer dans les musées.

Cent fois nous avons été témoin d'erreurs grossières dans lesquelles tombaient des personnes, même instruites et fort intelligentes, mais peu habituées à l'observation et à se demander rigoureusement compte de ce qu'elles rencontraient, à l'égard d'insectes, par exemple, ou d'autres animaux peu connus, et nous n'entretenons pas de doute que les insaisissables serpents de mer qu'on signale ci et là n'ont pas d'autre source.

BIBLIOGRAPHIE.

Catalogue of Canadian Plants. — M. John Macoun, botaniste de la Commission Géologique du Canada, Ottawa, a commencé la publication d'un Catalogue de toutes les plantes du vaste territoire de la Puissance, rangées dans leur ordre de familles et portant leurs noms scientifiques et vulgaires (en anglais seulement, bien entendu). Quant à l'habitat, on a plutôt indiqué quelques lieux où l'on avait trouvé chaque plante, que désigné son parcours géographique ; et nous regrettons que, sous ce rapport, la Province de Québec n'ait pas reçu la part d'attention à laquelle elle avait droit. Mais les Canadiens-français s'occupent-ils de science ?..... La Commission Géologique a-t-elle à compter avec eux ?..... Bien que jusqu'à ce jour nul Canadien-français n'ait encore pu, malgré de pressantes instances, faire partie de la Commission, nous prétendons que notre nationalité, d'après les règles de la stricte justice, devrait avoir aussi là quelque représentant ; et que plus d'une fois les

rapports des savants de cette Commission ont souffert du manque de cet élément dans leur corps.

Lisons, par exemple, la préface du second fascicule du Catalogue qui vient de paraître. Nous voyons qu'on a mis à contribution, pour rendre ce Catalogue aussi complet que possible, les botanistes de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, d'Ontario, des explorations du chemin de fer du Pacifique, et même de quelques-uns de l'Etat de New-York; et de la Province de Québec? Aucun! Pourquoi sauter du Nouveau-Brunswick à Ontario, sans tenir compte de Québec? Est-ce qu'il n'y a personne là qui s'occupe de botanique?..... Pour n'en citer qu'un, n'avons-nous pas M. D. N. Saint-Cyr qui, à deux reprises différentes, a été faire des herborisations sur la côte du Labrador, et en a rapporté une foule de matériaux des plus précieux pour notre Flore?..... Aussi voyez le Catalogue comme, à part quelques données puisées dans les écrits de feu M. Brunet, il est pauvre en fait de renseignements sur les plantes de Québec!

Sans connaître personnellement M. Macoun et ceux qui l'entourent, nous voulons bien croire que l'omission n'est point due à la haine ou au mépris de la race française, mais qu'elle est plutôt le résultat de l'habitude que l'on a dans ces quartiers de ne pas compter avec cet élément; mais l'omission n'en existe pas moins, et tout en blessant la justice à notre égard, n'en fait pas moins tort au service public, en rendant ses rapports moins complets et moins utiles.

Quoiqu'il en soit, le Catalogue de M. Macoun sera toujours un ouvrage précieux, et tous les botanistes vont avoir hâte de le voir terminer. Le premier fascicule comprend les polypétales et les monopétales, restent encore les apétales et les Monocotylédones qui seront suivies aussi sans doute des cryptogames.

Nos remerciements à l'auteur pour l'envoi de ces deux fascicules.

First Contribution to knowledge of the orthoptera of Kansas, par Lawrence Bruner.—L'auteur donne la liste de 88 espèces, dont quatre sont décrites pour la première fois. M. Bruner est membre de la Commission géologique du Kansas, comme M. Macoun l'est de celle du Canada, et décrit ses nouveaux insectes, non dans une publication spéciale, mais dans le rapport même de la Commission. Est-ce bien là le lieu propre à la description de nouveaux insectes? Malgré tous les soins qu'on peut y apporter, il arrive souvent que deux entomologistes se rencontrent à décrire le même insecte, et chacun sous un nom particulier, par ce que les écrits de l'un sont ignorés de l'autre; ce qui ne contribue pas peu à multiplier les erreurs et à fort embarrasser les étudiants. Mais si on se met à décrire des insectes nouveaux par-ci par-là, tantôt dans un rapport d'arpentage, tantôt dans un journal d'agriculture, on contribuera à augmenter bien d'avantage la confusion. Chaque entomologiste ne peut souscrire à toutes les publications, pas même assumer la tâche de les parcourir toutes; que tous ceux qui ont des insectes nouveaux à décrire, ne le fassent donc que dans des publications spécialement vouées à l'entomologie, de même pour les plantes, les fossiles, etc., afin d'éviter les erreurs et de faciliter les recherches. L'entomologie américaine est devenue, par suite de la diffusion des espèces dans des publications de tout genre, un véritable dédale où les plus habiles souvent encore s'y perdent. Citons en ici quelques exemples.

Frappé des formes insolites d'une certaine punaise de la famille des Phytocorides, nous créâmes pour elle, en 1872, un genre nouveau, COLLARIA, et lui donnâmes le nom spécifique de *Meilleurii*, la dédiant à notre savant concitoyen feu le Dr Meilleur, le tout dans le vol. IV du *Naturaliste*, page 79. En 1878, M. Uhler, le savant Hémiptérologiste de Baltimore, ayant rencontré le même insecte, et ignorant ou ayant oublié notre description, lui créa aussi un genre nouveau, *Nabidea*, et le décrivit dans les *Proceedings of the Boston Society of*

Natural History, vol. XIX, page 397, sous le nom de *Nabidea coracina*. Il va sans dire qu'en vertu de la loi de priorité, ce dernier nom doit disparaître pour faire place au nôtre.

De même, en faisant la revue de nos Chalcidides dans notre PETITE FAUNE ENTOMOLOGIQUE en 1883, nous donnions les descriptions de 18 espèces nouvelles, et M. L. O. Howard, du Bureau Central d'Agriculture de Washington, dans un Synopsis des insectes de cette famille, publié l'an dernier, ne faisait aucune mention de nos découvertes. Et que d'autres ne pourrions nous pas citer ? Nous même, plus d'une fois, nous sommes tombé dans la même faute ; car nous sommes encore bien moins que nos confrères américains en mesure d'y obvier. Nous n'avons pas comme eux et grandes bibliothèques et musées considérables à notre disposition, et ce qui est encore plus dommageable, nous n'avons pas, comme eux, la société de gens s'adonnant aux mêmes études, qui peuvent crier gare dans l'occasion, et signaler souvent les erreurs avant qu'elles ne soient consommées.

La science étant par elle-même fort difficile, il est de la plus haute importance de ne pas lui apporter volontairement de nouvelles difficultés, en rendant les recherches moins aisées qu'elles ne le sont déjà.

List of the Coleoptera of North America, par Samuel Henshaw, assisté du Dr Horn, publiée par l'*American Entomological Society*, de Philadelphie. Prix \$1.25.

Check List of the Hemiptera-Heteroptera of North America, par P. H. Uhler, publiée par la *Brooklyn Entomological Society*. Prix 50 cts. Paraîtra prochainement.

Ecureuils émigrants.—Le jeune âge chez les animaux, et même aussi chez l'homme, est exposé à une foule d'accidents qui très souvent lui deviennent fatals. Comme les petits animaux, rats, souris, lièvres, etc., sont d'ordinaire très prolifiques, s'il arrive que leur progéniture puisse échapper, en cer-

tains endroits, aux mille accidents auxquels ils sont exposés, on les voit alors se répandre par milliers. Nous sommes tous les ans témoins de cette surabondance de petits animaux en certaines localités. Les écureuils, les suisses, les lièvres, sont tout à coup très nombreux, lorsque pendant des deux et trois ans on pouvait à peine en rencontrer quelques uns. C'est là un fait qui ne surprend personne. Mais ce qui est plus étonnant, c'est de voir ces petits animaux émigrer par bandes d'un endroit à un autre. Les journaux des Etats-Unis rapportaient dernièrement qu'à Memphis on voyait, cette année, les écureuils par milliers et par millions, et ces bandes se diriger vers l'Ouest, traversant le Mississipi à la nage, pour se répandre dans les hauteurs de l'Arkansas. Les habitants en tuaient par centaines sans avoir besoin de fusils, de simples bâtons leur suffisant pour cette fin. On dit qu'une semblable émigration d'écureuils eut lieu aussi en 1872.

Poissons hors de l'eau. -- Les journaux mentionnent que tout dernièrement on expédia du Nouveau-Brunswick à Bangor, Maine, un baril de poissons frais, se composant de brochets, perches, poissons blancs et lamproies. On avait mis un peu de glace dans le baril pour conserver aux poissons leur fraîcheur et on l'avait expédié par voie ferrée. Lorsqu'on ouvrit le baril, on ne fut pas peu étonné de trouver au milieu une lamproie encore toute pleine de vie, qui se mit à sauter sur le plancher; il y avait cependant plus de quinze heures qu'elle avait été tirée de l'eau.

Le fait, suivant nous, n'a rien de bien extraordinaire. La lamproie avec de la glace aurait pu se conserver en vie encore plus longtemps. Nous avons vu des anguilles qui avaient été laissées dans l'herbe humide, encore toutes pleines de vie au bout de deux jours (48 heures). Les poissons qui vivent comme les anguilles, sur des fonds vaseux, peuvent résister fort longtemps hors de l'eau avec tant soit peu d'humidité. Ces poissons requièrent bien moins d'oxygène pour leur respiration que certaines autres espèces.